

## Nantucket

Comme des milliers de personnes érudites et avisées, vous avez décidé de passer vos vacances d'été sur une île au large du Massachusetts. Vous voulez des plages de carte postale. Vous voulez nager, faire de la voile et surfer sur des eaux bleu marine. Vous voulez déguster une soupe de palourdes, des sandwiches au homard, et que ces spécialités vous soient servies avec l'accent du cru. Vous voulez rouler en Jeep, cheveux au vent, avec Charles Emerson Winchester III (votre golden retriever) assis à la place du mort. Vous voulez vivre un rêve éveillé. Vous voulez un été américain. Mais, une petite minute ! Vous êtes tiraillée entre deux options : Nantucket... ou Martha's Vineyard ? Et d'ailleurs, la question se pose-t-elle vraiment ? Les deux îles ne sont-elles pas à *peu près pareilles* ?

Ce postulat, si communément partagé, nous fait doucement sourire. Peut-être ne connaissez-vous pas l'autocollant à succès (on se les arrache à la maison de la presse de Main Street) qu'arborent avec fierté tous les insulaires de goût sur leurs véhicules, jusqu'au directeur de la Chambre de commerce : DIEU A CRÉÉ LE VINEYARD... MAIS IL VIT À NANTUCKET. Si cette propagande assumée vous laisse de marbre, considérez alors les statistiques de base :

### *Île de Nantucket*

Colonisée en : 1659

Premiers habitants : Indiens Wampanoag

Distance de la côte : à 48 kilomètres de Hyannis  
Superficie : 117 kilomètres carrés  
Population : 11 000 résidents à l'année ; 50 000 en été  
Nombre de villes : 1  
Résidents célèbres : préfèrent garder l'anonymat

### *Île de Martha's Vineyard*

Colonisée en : 1642 (comme on dit chez nous : « Priorité aux personnes âgées »)

Premiers habitants : Indiens Wampanoag

Distance de la côte : à 17 kilomètres de Woods Hole (comme on dit chez nous : « C'est à peine une île ! »)

Superficie : 259 kilomètres carrés (comme on dit chez nous : « C'est deux fois plus grand »)

Population : 16 535 résidents à l'année ; 100 000 en été (comme on dit chez nous : « C'est deux fois plus peuplé »)

Nombre de villes : 6 (nous restons sans voix [!!!] Et à ce propos, saura-t-on un jour la vérité sur l'accident de Ted Kennedy à Chappaquiddick ?)

Résidents célèbres : Meg Ryan, Lady Gaga, Skip Gates, Vernon Jordan, Carly Simon, James Taylor et... le regretté John Belushi qui repose à l'écart de South Road. (D'accord, ils ont Bluto. Mais comme on dit chez nous : « Et après ? »)

Existe-t-il un seul coin de Martha's Vineyard capable de rivaliser avec nos rues pavées ou avec l'imposante perfection des Three Bricks, ces maisons construites entre 1837 et 1840 par le marchand d'huile de baleine Joseph Starbuck pour ses trois fils ? Le Vineyard possède-t-il comme nous une enclave de cottages tapissés de roses, semblables à des maisons de poupée, dans le pittoresque village de 'Sconset ? « MVY » peut-elle se targuer d'abriter des pluviers siffleurs sur une longue bande de sable doré ? Ou une colonie de phoques, comme il s'en trouve à Great Point, notre extrémité la plus au nord ? Jouit-elle d'un

point de vue comparable à celui que nous offre le Sankaty Head, ce phare semblable à un gros bâton de sucre d'orge, sur le lac de Sesachacha ? Possède-t-elle un pub aussi délicieusement typique que le Chicken Box où l'on peut entendre Grace Potter un soir et Trombone Shorty le suivant ? Quant à nos restaurants, point n'est besoin de nous attarder sur leur supériorité objective. S'il ne nous restait qu'une soirée à passer sur terre, comment pourrions-nous choisir entre le cheeseburger aux frites persillées du Languedoc Bistro et le taco de Saint-Jacques sautées de chez Millie, avec sa salade de chou rouge ?

Nous comprenons que vous puissiez nous confondre avec nos voisins insulaires – après tout, l'administration regroupe la presqu'île de Cape Cod, l'île de Nantucket et celle de Martha's Vineyard en une seule et même région. Et pourtant, ce sont deux nations à part entière avec chacune leurs ressources, leurs traditions, leurs histoires, leurs secrets, leur passé de scandales et leur réseau de commérages. Songez plutôt à ces deux îles comme vous songeriez à des jumelles. En apparence, nous sommes semblables, mais si vous grattez un peu la surface... vous vous apercevrez que nous sommes deux personnes bien distinctes.

## Martha's Vineyard

Sur certains autocollants (qui partent comme des petits pains, d'après le gérant de l'épicerie-bazar Alley's General Store), on peut lire : DIEU A CRÉÉ NANTUCKET, MAIS IL VIT AU VINEYARD. Certains d'entre nous auraient préféré : MAIS IL VIT À CHILMARK. Et ce, à cause de la confusion qu'il peut y avoir entre « le Vineyard », nom familier de l'île, et « Vineyard Haven », le village. Car, franchement, personne n'a envie d'être associé au bastringue qui règne sur l'Île-Basse !

Cependant, soucieux de ne pas nous tromper d'ennemi et de ne pas transformer un conflit extérieur en guerre civile, nous nous bornerons à nous réjouir de notre supériorité sur Nantucket en détaillant point par point nos avantages. Le Vineyard, c'est la diversité : de races, d'opinions, de reliefs. Nous avons le Campement méthodiste avec ses « maisons en pain d'épices », petits cottages tarabiscotés à dentelle de bois et façades de couleur vive, nous avons le Tabernacle, Ocean Park, Inkwell Beach, le Donovan's Reef, patrie du cocktail Dirty Banana... Et là, je ne vous parle que d'Oak Bluffs ! Nous avons des dizaines de fermes familiales qui nous garantissent une abondance de produits bio ; nous avons le pont des Dents de la Mer et les falaises d'Aquinnah ; nous avons les quartiers d'East Chop et de West Chop, la piste d'atterrissage de Katama et un habitant qui élève des lamas dans son jardin d'Edgartown. Nous avons la petite île de Chappaquiddick qui ne se résume pas au seul Dike

Bridge, ce pont de bois qui a été fatal à Mary Joe Kopechne à cause (ou pas) de Teddy Kennedy. La preuve, il y a même un jardin japonais sur Chappy ! Et pour peu qu'on abaisse à cinq kilos la pression des pneus de notre Jeep et qu'on possède le permis de rouler sur le sable (deux cents dollars le macaron), on peut profiter de la beauté sauvage de Cape Poge, réserve naturelle balayée par les vents.

Nous avons des collines moutonneuses, des arbres à feuillage caduc et des murets de pierre sèche. Nous avons Menemsha, le plus exquis village de pêcheurs du monde civilisé, où l'on trouve tous les fruits de mer pêchés du jour, la plus crémeuse des soupes de palourdes et la plus succulente des fritures de clams entiers. Avez-vous déjà entendu parler du restaurant The Bite ? Du Larsen's ? Du Home Port ? Ce sont des lieux emblématiques, légendaires.

Nous avons aussi les célébrations les plus festives : la Nuit des illuminations, la Foire agricole, le feu d'artifice du mois d'août... Nous ne voyons pas bien ce que pourraient célébrer les résidents de Nantucket, à part leur capacité à faire atterrir un avion dans la purée de pois ou à dégoter enfin un pantalon du vieux rose qui convient.

Mais ce qui fait le caractère unique du Vineyard, ce sont ses habitants. Le Vineyard s'enorgueillit d'une importante population active d'Afro-américains de la classe moyenne et supérieure. Nous avons des églises brésiliennes. Nous avons des célébrités, mais vous n'en reconnâtriez pas la moitié : elles font la queue comme tout le monde au Back Door Doughnuts et prennent leur mal en patience comme tout le monde dans les embouteillages du carrefour de Five Corners, à Vineyard Haven.

Ceux d'entre nous qui vont à Nantucket le font pour une seule et unique raison : l'Island Cup, le championnat de football qui oppose les deux îles. Nous nous abstenons de tout commentaire sur le jeu en soi – ce n'est pas joli de se vanter – mais chaque fois que nous nous rendons là-bas pour encourager nos jeunes, nous ne pouvons que nous interroger : comment nos camarades

insulaire supportent-ils de vivre sur un rocher aussi embrumé, plat, stérile et éloigné de la côte ?

Il existe cependant un lien quasi irréfutable entre nos deux îles. En effet, les géologues estiment qu'il y a vingt-trois mille ans, Martha's Vineyard, Nantucket et Cape Cod ne formaient qu'une seule et même masse continentale. Il serait donc peut-être plus simple de nous envisager comme deux sœurs – voire comme des jumelles – nées de la même mère. Il nous plaît à penser que Martha's Vineyard est la préférée des deux.

Mais, bien entendu, Nantucket se plaît à penser que c'est elle, la préférée.

## Martha's Vineyard : Harper

Reed Zimmer n'est pas de garde ce vendredi seize juin à dix-neuf heures, lorsque Billy, le père d'Harper Frost, rend son dernier soupir. Le docteur Zimmer pique-nique à Lambert's Cove avec sa belle-famille. Chez eux, apparemment, c'est une tradition qui marque le début de l'été : feu de joie, salade de pommes de terre, poulet carbonisé sur le barbecue portatif Weber. Le frère de Sadie Zimmer, Franklin Phelps, est l'un des chanteurs guitaristes les plus populaires du Vineyard – Harper ne manque jamais d'aller l'écouter quand il se produit au Ritz. Elle imagine le docteur Zimmer sur la plage, en train de chanter *Wagon Wheel* avec son beau-frère, les pieds enfouis dans le sable froid.

Harper est encore au chevet de son père lorsqu'elle envoie un texto au docteur Zimmer.

Billy est parti.

Elle imagine le choc qu'il va éprouver, puis les remords : le docteur Zimmer lui avait promis que ce n'était pas pour ce soir. Il lui avait affirmé que Billy avait encore un peu de temps à vivre.

— Passe le voir comme d'habitude, lui avait-il encore dit cet après-midi, en s'extirpant des draps blancs tout entortillés après l'amour. Mais n'hésite surtout pas à profiter de ton week-end.

Le docteur Zimmer avait ensuite regardé les lilas qui, en l'espace d'une nuit semblait-il, s'étaient épanouis avec une exubérance presque indécente.

— Je n'arrive pas à croire que le cycle recommence, avait-il dit. Encore un été qui s'annonce...

*N'hésite pas à profiter de ton week-end ?* Harper n'aime pas que Reed Zimmer lui parle comme cela, comme si elle n'était que la fille d'un de ses patients, une quasi-inconnue. Mais en un sens, n'est-ce pas ce qu'elle est pour lui, une inconnue ? Reed ne voit Harper qu'au chevet de son père, à l'hôpital, ou lorsqu'ils font l'amour chez elle, dans son duplex. Ils ne vont jamais au restaurant, ne se sont jamais croisés à la supérette Cronig's. Reed prétend n'avoir jamais vu passer Harper au volant de son fourgon de livraison Rooster, alors qu'à chaque fois elle gesticule comme une femme en train de se noyer. Harper et Reed ne couchent ensemble que depuis le mois d'octobre, aussi Harper ignore-t-elle ce que peut signifier pour lui l'expression « encore un été ». Aujourd'hui, pourtant, elle en a eu un avant-goût avec ce pique-nique : les beaux-parents de Reed, les Phelps, à peine arrivés de Vero Beach, en Floride, ont pris leurs quartiers d'été dans leur maison de Katama. Il faut donc s'attendre à de multiples obligations familiales durant lesquelles Harper aura l'impression que Reed vit sur une autre planète.

Harper laisse passer quelques instants avant d'avertir d'autres personnes du décès de son père. Billy est toujours là, mais il est parti. Ses traits sont relâchés : il semble « inhabité » comme une maison vide. Billy est mort pendant qu'Harper lui parlait de Dustin Pedroia, le joueur des Red Sox. Il a pris une grande respiration frémissante, puis une autre, il l'a regardée au fond des yeux, au fond du cœur, au fond de l'âme et il a dit :

— Je suis désolé, ma petite.

Et voilà. Harper a collé l'oreille contre sa poitrine. La machine a émis un bip continu. Annonçant la fin de la partie. *Game over.*

Pas de réponse de Reed. Y a-t-il du réseau à Lambert's Cove ? Harper tente de se souvenir. Elle trouve toujours des excuses à

Reed, car des trois hommes qu'il lui reste, c'est de lui qu'elle est amoureuse.

Elle envoie le même message – *Billy est parti* – au sergent Drew Truman de la police d'Edgartown. Harper et Drew sortent ensemble depuis trois semaines. Il l'a invitée alors qu'ils étaient tous deux à bord du bac qui effectue la liaison entre Edgartown et la petite île de Chappaquiddick – Chappy. Harper s'est dit : *Pourquoi pas ?* Drew Truman appartient à l'une des familles afro-américaines les plus éminentes d'Oak Bluffs. Sa mère, Yvonne Truman, a siégé plus de dix ans au conseil municipal. C'est l'une des cinq sœurs Snyder ; elles sont chacune propriétaire d'une « maison en pain épices » aux boiseries impeccablement entretenues, face à Ocean Park. Harper s'était rappelé le temps du lycée où les exploits de Drew s'étaient chaque semaine dans les pages sportives de la *Vineyard Gazette*. Par la suite, il avait fréquenté les bancs de l'université, puis ceux de l'école de police avant de revenir sur l'île afin de « servir et protéger » la population du comté de Dukes.

Harper s'était imaginé que sortir avec quelqu'un d'autre l'aiderait à supporter le calvaire de sa liaison avec un homme marié. En tout, elle est sortie six fois avec lui : ils ont mangé quatre fois mexicain au Sharky's (Drew est dingue de ce resto, pour des raisons qui la dépassent), ils ont déjeuné une fois au snack de l'aéroport de Katama et leur tout dernier rendez-vous a eu pour cadre le très chic Seafood Shanty – menu Terre & Mer, vue sur l'eau et serveurs poussant la chansonnette. Drew s'attendait forcément à la mettre dans son lit à la fin de la soirée, mais jusqu'ici Harper est parvenue à le tenir à distance, invoquant son père mourant pour justifier son refus de donner un tour plus intime à leur relation.

Drew aimerait beaucoup présenter Harper à sa mère, à son frère, à la femme de son frère, à ses neveux et nièces, à ses tantes, à ses cousins, aux enfants de ses cousins, bref à toute la famille élargie des Snyder-Truman, mais c'est encore une étape qu'Harper n'est pas prête à franchir. Pourtant, une partie d'elle-même rêve d'être intégrée, choyée, dorlotée, nourrie, admirée

et flattée, voire contestée et regardée de travers en raison de sa peau blanche. En résumé, « officialiser » avec Drew ne manque pas d'attraits. Toutefois, l'âpre réalité demeure : Harper est amoureuse de Reed et de personne d'autre.

Harper soupire. Drew est de permanence, ce soir. Le week-end, il double son service, tout ça pour des bouffons qui ne trouvent rien de mieux à faire que de fêter le début de l'été en picolant. Drew va devoir répondre à trente appels, c'est couru. Vingt-sept concerneront des bagarres d'ivrognes sur la voie publique auxquels viendront s'ajouter trois accidents impliquant des chauffeurs de taxi qui n'ont pas encore appris à se diriger sur l'île.

Le troisième homme qui lui reste, c'est Brendan Donegal, ami précieux mais très diminué, qui s'est exilé à Chappy. Harper veut l'informer du décès de Billy, mais Brendan n'est plus capable de rédiger des textos. Les lettres de l'alphabet vrombissent autour de lui telles vingt-six guêpes à la piqûre mortelle. Son téléphone ne lui sert qu'à savoir l'heure qu'il est.

Toujours rien du côté de Reed. Va-t-elle devoir l'appeler ? Harper appelle sans cesse le docteur Reed Zimmer pour l'interroger de manière tout à fait légitime sur l'état de son père : insuffisance hépatique, insuffisance rénale, insuffisance cardiaque congestive. La fin de Billy Frost n'a été qu'une accumulation de défaillances diverses.

Personne ne peut reprocher à Harper d'appeler Reed *maintenant*, alors que son père est *mort*. Pourtant, elle a un mauvais pressentiment. Elle préfère attendre encore.

Billy Frost est décédé à l'âge de soixante-treize ans. Alors que les infirmières entrent dans la chambre pour lui faire sa toilette et le préparer à son départ pour la morgue dans la joie et la bonne humeur, Harper tente de rédiger mentalement un avis de décès.

*William O'Shaughnessy Frost, électricien diplômé et fan inconditionnel des Red Sox, s'est éteint hier soir au Martha's Vineyard Hospital d'Oak Bluffs. Il laisse une fille, Harper Frost.*

Et... une autre fille, Tabitha Frost... et une petite-fille, Ainsley Cruise... et une ex-épouse, Eleanor Roxie-Frost, toutes trois domiciliées à Nantucket, Massachusetts. Qu'est-ce qui va le plus choquer les gens, se demande Harper. Que Billy ait eu une autre fille, à la fois identique et aux antipodes de la gentille petite ratée qui livre des colis pour Rooster Express ? Ou qu'il ait été marié à la célèbre styliste de Boston, Eleanor Roxie-Frost, plus connue sous l'acronyme ERF ? Et si c'était plutôt le fait que l'autre moitié de sa famille réside sur l'île rivale, ce havre de luxe ultrachic pour milliardaires ? Tabitha, la jumelle d'Harper, n'a pas remis les pieds à Martha's Vineyard depuis quatorze ans et leur mère, Eleanor, n'y est pas retournée depuis son voyage de noces, en 1968. Quant à la nièce d'Harper, Ainsley, elle n'y est *jamais* venue. Billy en était fort attristé : pour voir sa petite-fille, il devait se rendre à Nantucket, ce qu'il faisait tous les mois d'août, religieusement.

— Tu es sûre que tu ne veux pas m'accompagner ? demandait-il invariablement à Harper.

— Certaine, répondait-elle. Tabitha ne veut pas de moi là-bas.

— Mais quand deviendrez-vous enfin raisonnables, les filles ? s'exclamait Billy et Harper articulait la suite qui ne manquait pas de venir : La famille, c'est la famille.

*La famille, c'est la famille*, pense Harper. Et c'est bien cela, le problème.

Toujours rien du côté de Reed. Harper l'imagine en train de déguster une part de tarte. La femme de Reed, Sadie, est célèbre pour ses tartes. Sa mère en vendait déjà sur un étal en bord de route. Sadie a su exploiter le filon artisanal qu'elle a transformé en mine d'or. Elle loue un petit pas de porte avec cuisine professionnelle dans Vineyard Haven – à mille cinq cents mètres à

peine du duplex d'Harper. Elle y vend ses productions : tartes fraises-rhubarbe, tartes pêches-myrtilles et tourte au homard. La tourte au homard coûte quarante-deux dollars. Harper le sait car à la fin de sa vie, Billy en était devenu très friand. L'une de ses admiratrices (et il en avait beaucoup) lui en avait apporté une toute chaude et odorante : la croûte dorée recélait une riche garniture de chair de pinces et d'articulations dans une sauce à la crème et au sherry. Ce jour-là, Billy avait déclaré qu'il devait être mort et, contre toute attente, monté au paradis pour connaître une telle félicité. Quand son état s'était aggravé mais qu'il pouvait encore s'alimenter, Harper s'était sentie tenue de lui racheter une tourte au homard. Elle était entrée dans le magasin – Le Dessus du panier – en proie à une certaine excitation, consciente qu'il y avait de fortes chances pour qu'elle se retrouve face à l'épouse de son amant.

Harper s'était préparée à cette rencontre, pourtant elle avait eu un choc en découvrant Sadie. La femme du docteur Zimmer était bien plus petite que ce à quoi elle s'attendait ; sa tête dépassait à peine de la vitrine où étaient exposées ses tartes. Elle avait les cheveux courts comme un garçon et des yeux globuleux qui lui donnaient l'air d'un personnage de dessin animé perpétuellement surpris.

Sadie ne semblait pas se douter le moins du monde de qui était Harper. Elle n'avait affiché aucune méfiance, juste un sourire aimable qui avait révélé des dents du bonheur. Harper sait que certains hommes trouvent cette particularité sexy, même si elle n'a jamais bien compris pourquoi. Si ses propres incisives avaient été aussi espacées, elle aurait couru chez l'orthodontiste.

— Je peux vous aider, Madame ? avait demandé Sadie.

— Mon père est mourant, avait lâché Harper.

Les yeux globuleux de Sadie lui étaient littéralement sortis de la tête.

— Il veut une tourte au homard, poursuit Harper. C'est la seule chose qui lui fait envie. Madame Tobias lui en a apporté une la semaine dernière et depuis, il n'arrête pas d'en parler.

— Oui, en effet, madame Tobias est une excellente cliente...

(Sadie avait incliné la tête sur le côté.) Votre père, ce ne serait pas Billy *Frost*, par hasard ?

— Si.

Harper avait eu l'impression d'atteindre le point culminant d'un parcours de montagnes russes, d'arriver tout en haut, tout en haut avant de...

— Madame Tobias m'a dit qu'il était malade, reprit Sadie. C'est votre père qui a placé presque tous les éclairages de ce magasin. À l'époque, c'était le seul électricien qui avait accepté de le faire. Tous les autres me disaient de rappeler l'artisan qui avait réalisé l'installation électrique, mais il y avait belle lurette que le gars était derrière les barreaux !

— Buttons ! avait lancé Harper, presque involontairement.

Billy avait récupéré une grande partie des clients de Buttons Jones, quand ce dernier s'était fait pincer pour fraude fiscale.

Sadie Zimmer avait sorti une tourte du four et, l'espace d'une seconde, Harper avait cru qu'elle ne la lui ferait pas payer, par gratitude envers l'homme qui lui avait si gentiment rendu service, des années plus tôt.

— Ça fera quarante-deux dollars, avait dit Sadie.

Harper a du mal à se représenter Reed et Sadie chez eux. Elle sait où se trouve leur maison – à West Tisbury, près de la Field Gallery – mais elle n'y est jamais entrée. Elle les imagine bien mieux assis côte à côte dans le sable, autour d'un feu de joie, à Lambert's Cove. Sadie a peut-être un joli brin de voix. Harper, elle, chante comme une casserole, même si elle adore brailler au volant du fourgon de Rooster Express. Harper sait bien qu'entre Sadie et elle, ce n'est pas un concours, il ne s'agit pas de tracer des colonnes « plus » et « moins ». L'amour est un mystère.

Dee, l'une des infirmières de Billy, passe la tête dans la chambre.

— Ça va ? Vous tenez le coup ?

Harper tente d'opiner – *ça va* – mais elle ne parvient qu'à la regarder fixement.

— Je n'arrive pas à joindre le docteur Zimmer.

Harper s'interrompt, craignant de s'être trahie, et bafouille :  
— C'est-à-dire que... Je sais qu'il n'est pas de garde ce soir, mais j'ai pensé que je devais quand même le prévenir... Billy était son patient préféré.

Dee lui sourit avec indulgence. Harper s'attend presque à ce que l'infirmière lui dise que le docteur Zimmer n'a *que* des patients préférés et que c'est justement cela qui est merveilleux avec lui. À moins que Dee ne soit tout simplement pressée qu'Harper libère la chambre. Après tout, elle n'est plus en droit de l'occuper.

Mais Dee se contente de dire :

— Vous avez été une bonne fille pour votre père, Harper. Et vous verrez que d'une certaine manière, son décès sera une bénédiction pour vous.

*Une bénédiction ?* pense Harper avec colère. *Ça, c'est la meilleure !* Pourtant, passé la première réaction, elle se demande si l'infirmière n'a pas raison, finalement. Voilà dix mois qu'elle vit dans l'angoisse que son père meure. Maintenant qu'il n'est plus là, elle est libre, d'une certaine façon. Elle n'a plus de motif d'angoisse. En revanche une montagne de chagrin pèse sur ses épaules, une tristesse si vive, si incommensurable, qu'il faudrait lui trouver un nom. À dix-sept ans, Harper est partie vivre avec son père, après le divorce de ses parents. Depuis, Billy était son parent « à elle ». C'était son ami, son héros, son allié indéfectible, son compagnon de tous les jours. Elle n'aurait pas pu rêver d'un meilleur père. Et maintenant, il est parti.

Parti.

Harper essuie ses larmes, prend une profonde inspiration et, parce que c'est ainsi que la voyait son père, elle lance, en bon petit soldat :

— Allons-y.

— Brave petite, répond Dee. Je vais chercher les affaires de Billy.

Allons-y : selon la volonté de Billy, son corps sera incinéré et un dernier hommage lui sera rendu lors d'une réception au club

de golf de Farm Neck. Une fois qu'Harper aura vendu la maison de son père, elle pourra démissionner de chez Rooster Express. Elle avait pris ce job il y a trois ans, en désespoir de cause, quand Jude l'avait virée des Déesses du jardin, son entreprise d'entretien d'espaces verts, suite au scandale « Joey Bowen ». Et après, que va-t-elle faire ? En théorie, elle pourrait monter sa propre entreprise d'entretien d'espaces verts. Les clients continuent sans doute de la réclamer, et pas seulement parce qu'elle tondait leur pelouse en haut de bikini. Harper est une gentille fille, et c'est quelqu'un de bien, en dépit des présomptions qui tendraient à prouver le contraire.

Dee revient avec des documents à signer et un grand sac en plastique zippé contenant les vêtements et les affaires de Billy, y compris son bien le plus précieux : la montre en or Omega 1954 qu'il avait héritée de son propre père. Billy Frost avait débarqué sur l'île de Martha's Vineyard en 1995, ratissé par son divorce. Au début, il avait sacrément ramé, à l'instar d'Harper qui, de son côté, était en première année à la fac de Tulane, à la Nouvelle-Orléans. Billy avait cherché des petits boulots d'électricien, récupérant les chantiers dont ne voulaient pas les artisans comme Buttons Jones. Peu à peu, il s'était lié d'amitié avec les gars qui coupaient les arbres, avec ceux qui aidaient les gens à déménager et avec les ouvriers qui isolaient les vides-sanitaires ; il était devenu ami avec les patrons de pêche et leurs seconds, avec les gens de passage et les toxicos qui traînaient au Wharf Pub et qui, quand ils étaient saouls, allaient importuner Carmen, la barmaid du Coop DeVille.

Mais Billy n'avait jamais cessé de porter sa montre, son Omega en or, et en cela il se démarquait des autres.

Que va-t-elle faire de cette montre ? Harper n'a personne à qui la transmettre.

Tabitha, elle, a sa fille Ainsley, mais que ferait une adolescente de seize ans d'une Omega en or de 1954 ? Il y a bien le père d'Ainsley, Wyatt... Billy aimait bien Wyatt, mais Harper peut-elle décemment lui suggérer de prendre cette montre ? Non. Tabitha. C'est comme un mal aux dents qu'Harper ne peut

plus ignorer. Il y a six semaines, quand l'état de leur père s'est complètement dégradé, elle a cherché le numéro de Tabitha dans les contacts de Billy et, enhardie par six bières Amity Island et trois shots de liqueur Jägermeister, elle lui a laissé un message sur sa boîte vocale : si Tabitha voulait voir Billy une dernière fois avant qu'il meure, elle avait intérêt à se dépêcher. Tabitha n'a pas donné suite – normal. Harper aurait peut-être mieux fait de l'appeler à jeun... Elle craint que son élocution pâteuse n'ait poussé Tabitha à ignorer son message et à l'effacer.

Le décès de Billy justifie largement un autre coup de téléphone, mais Harper est trop en colère pour s'en acquitter poliment. Tabitha a-t-elle seulement daigné écouter son premier message ? Est-elle venue voir Billy ? A-t-elle remis les pieds au Vineyard ne serait-ce qu'une seule fois depuis la mort de son fils, Julian, il y a quatorze ans ? Non. Nantucket est à 18,02 kilomètres de Martha's Vineyard, ce n'est quand même pas le bout du monde !

Harper lui envoie le même message qu'aux autres. *Billy est parti*. Puis, une fois dans son vieux tout-terrain Bronco, Harper craque et appelle le docteur Zimmer.

Le téléphone égrène les tonalités. À la sixième, Reed répond enfin d'une voix étouffée. Harper l'imagine à l'écart du feu de joie, debout dans l'obscurité.

Il dit :

— Je suis navré, Harper. Je pensais vraiment qu'il lui restait encore du temps à vivre. Des semaines.

Mais c'est quoi, ce médecin ? Harper aimerait le taxer d'incompétence ou le détester, mais elle ne peut pas. Le docteur Zimmer se dévoue corps et âme à ses malades. Il termine ses tournées très tard, il prend toujours le temps de parler, il est attentionné, constant, gentil, clair. En dix mois, Harper n'a jamais eu l'impression qu'il avait envie ou besoin d'être ailleurs : on aurait pu croire que Billy était son seul patient. De temps en temps, il passait le voir avec un petit cadeau ou des friandises : le numéro spécial « maillots de bain » du *Sports Illustrated*, une pointe de flèche trouvée lors d'une randonnée, une boîte de chocolats Enchanted Chocolates dont raffolait Billy (et qu'en théorie il

n'avait pas le droit de manger). Oui, Reed Zimmer ressemblait à un médecin de série télé, mais en mieux, car lui, il existait en vrai. Il était à la fois beau et pétri d'humanité. Parfois, il avait les yeux battus d'avoir veillé toute la nuit ; parfois, il avait les cheveux en bataille ou une barbe de deux jours. Parfois, il arrivait en jean et tee-shirt gris sous sa blouse blanche. Comment Harper aurait-elle pu ne pas tomber amoureuse de lui ?

— Passe me voir, dit-elle.

— Pas ce soir, répond Reed. Je...

Sa voix se perd. Harper imagine Sadie en train de lui arracher le téléphone. Il faut dire que ce matin, Harper s'est réveillée avec un mauvais pressentiment. Comme son husky, Fish, quand il dresse les oreilles – ce chien entend une souris péter à cinq kilomètres.

— Je dois rester avec ma famille, dit Reed.

*Ce n'est pas ta famille, brûle de rétorquer Harper. C'est celle de Sadie.*

— Ma famille à moi vient de mourir, dit-elle.

Reed se tait. Parce qu'il se sent coupable ou parce qu'il a l'esprit ailleurs, Harper ne sait pas.

Reed lui demande :

— Tu as appelé ta sœur ? Ou ta mère ?

*Ma mère ?* pense Harper. *Ah !* Si elle appelle Eleanor pour lui annoncer la mort de Billy, cette dernière se contentera de renifler ou de se racler la gorge avec mépris. Et encore ! À l'époque la plus sanglante de leur divorce, Eleanor ne rêvait que d'une chose : qu'il crève. Dans le meilleur des cas, elle lui dira : « Toutes mes condoléances, ma chérie, mais avec ce qu'il fumait, Billy l'a bien cherché. »

Eleanor n'a pas toujours été hostile envers Billy, bien sûr. Il y a très longtemps, Eleanor Roxie-Frost et Billy Frost formaient un couple plein de peps, un couple magnétique : Eleanor était une styliste de premier plan et Billy dirigeait la Frost Electrical Contractors, Inc. Ils élevaient leurs deux petites filles identiques dans la maison de Beacon Hill qu'Eleanor avait hérité de ses parents, à Boston. Eleanor et Billy faisaient tout comme il

faut : en bons épiscopaliens, ils allaient à l'Église de l'Avent un dimanche par mois, ainsi qu'à Noël et à Pâques. Les jumelles étaient inscrites à Winsor, une école de filles privée qu'avaient fréquentée Eleanor et sa propre mère avant elle. Billy et Eleanor assistaient à des soirées au Park Plaza, au Museum of Fine Arts et au Club de Harvard. Lors de ces événements mondains, on les prenait si souvent en photo qu'ils avaient mis au point une pose spécialement conçue : Eleanor adressait un sourire rayonnant à l'objectif tandis que Billy, un bras glissé autour de sa taille, déposait un baiser sur sa joue. C'étaient les tourtereaux de Boston ; la coqueluche de toute la ville.

En fin de compte, se dit Harper, c'est la réussite d'Eleanor qui a eu raison de leur couple. Ses robes avaient connu un tel succès qu'elle avait pu ouvrir une boutique à son nom sur deux étages, dans Newbury Street. Durant presque deux ans, Eleanor avait trimé nuit et jour, supervisant en même temps la réalisation des travaux et celle de ses créations. Une photo d'elle en casque de chantier, jupe crayon et talons aiguilles était parue dans le grand quotidien de mode *Women's Wear Daily*. Pour Billy, ç'avait été le premier accroc à leur mariage.

— Votre mère, avait-il déclaré en brandissant la photo au-dessus de la table du petit-déjeuner, n'est heureuse que lorsqu'elle contrôle tout à cent pour cent.

Le véritable problème, allaient vite comprendre les jumelles, c'était qu'Eleanor n'avait pas fait appel à l'entreprise de Billy pour l'installation électrique de sa boutique. Par principe. Selon elle, travailler ensemble revenait à signer la fin de leur mariage.

— Tout ça, c'est n'importe quoi ! avait dit Billy. Ce qu'il y a, c'est qu'en réalité votre mère est trop snob. Elle ne veut pas que tous ces photographes branchés lui volent une photo de son ouvrier de mari. Elle a toujours pensé qu'elle s'était mariée en dessous de sa condition.

Cette année-là, se souvient Harper, ils avaient eu des disputes homériques. Billy accusait Eleanor de délaisser sa famille au profit de son magasin. De son côté, Eleanor reprochait à Billy de la freiner dans ses ambitions – de « l'étouffer ». Pourquoi

refusait-il qu'elle réussisse ? Dès leur premier rendez-vous, elle lui avait pourtant dit qu'elle voulait faire carrière !

Billy avait alors décidé de sortir seul, estimant que c'était le meilleur moyen pour qu'Eleanor reste à la maison. Trois à quatre soirs par semaine, il fréquentait l'Eire Pub de Dorchester avec une bande de copains qu'Eleanor qualifiait de voyous. Les amis de Billy, avait-elle affirmé, n'avaient rien à envier à la mafia irlandaise de South Boston.

— Au contraire, avait répliqué Billy dans un français que six ou sept whiskies n'avaient pas réussi à altérer, et ce, grâce à des années de vie commune avec Eleanor.

Ses amis de Southie étaient d'une honnêteté irréprochable. Ils l'encourageaient même à se présenter à la mairie !

— Toi, maire ? Plutôt mourir que de voir ça ! avait déclaré Eleanor.

— Ce serait trop beau ! avait riposté Billy.

Billy et Eleanor avaient divorcé l'été précédant l'entrée en fac des jumelles. À dix-sept ans, Tabitha allait étudier à Bennington et Harper à Tulane. Vu qu'elles étaient mineures et qu'elles ne gagneraient pas leur vie avant quatre ans, Eleanor avait eu l'idée de les séparer : elle en garderait une à sa charge et sous son toit pendant l'été, tandis que l'autre irait vivre avec Billy. Ensuite, pendant les vacances, les filles permuteraient. En effet, s'il y avait une chose qu'Eleanor trouvait intolérable, c'était le principe de la garde partagée : ses deux filles sans cesse ballottées d'un parent à un autre, leurs affaires trimballées entre deux maisons. Elle jugeait cela inconvenant.

Ce qu'Harper comprend aujourd'hui, c'est que sa mère était surtout terrifiée à l'idée de se retrouver seule. Eleanor avait perdu ses parents, quant à sa sœur Flossie, elle était partie vivre en Floride. Et Eleanor n'avait pas d'amis, seulement des partenaires commerciaux.

Ce qu'Eleanor n'avait pas prévu, cependant, c'était qu'Harper et Tabitha voudraient toutes les deux aller avec Billy. Quand elles avaient enfin trouvé le courage de le lui annoncer, Eleanor avait eu un petit rire dédaigneux.

— Bah, les filles préfèrent leur père, c'est bien connu... Moi, en tout cas, je préférerais mon père. Mais le vôtre n'a pas les moyens de vous prendre à sa charge toutes les deux, je crains donc qu'une de vous soit obligée de rester avec moi. Laquelle, ça m'est égal : contrairement à vous, je n'ai pas de préférence. Je vous aime autant l'une que l'autre. Alors arrangez-vous entre vous, s'il vous plaît. D'ici demain matin.

S'était ensuivie l'une des nuits les plus atroces de la vie d'Harper – des heures de suppliques, de débats et de négociations à voix basse qui s'étaient soldées par une bagarre en règle avec sa sœur. Harper avait fait valoir ses arguments : elle avait toujours été un tantinet plus proche de Billy – c'était elle la sportive, c'était elle qui aimait les Red Sox ! Tabitha avait fait valoir les siens : on lui avait donné le prénom de la mère de *Billy*, alors qu'Harper avait hérité du nom de jeune fille de la mère d'*Eleanor*, Vivian Harper Roxie, femme redoutable à tous égards. Donc, avait conclu Tabitha, Harper devait rester avec Eleanor et elle, suivre Billy. La discussion avait continué sur le même mode jusqu'au moment où les filles (c'était avant d'en arriver aux coups) avaient décidé de régler une bonne fois pour toutes leur différend comme elles l'avaient toujours fait en dix-sept ans et demi d'existence : en jouant à chifoumi.

C'était Billy qui leur avait enseigné le truc. Il prétendait qu'aucune dispute ne résistait à un bon chifoumi. Inutile de se taper dessus, d'appeler ses avocats ou de déclencher une guerre. D'après Billy, il fallait juste avoir des doigts et connaître les règles de base : les ciseaux coupent le papier, la pierre casse les ciseaux, le papier enveloppe la pierre.

— Et si l'issue ne vous convient pas, disait-il, vous n'avez qu'à jouer la belle, et puis c'est tout.

Les filles avaient joué à chifoumi laquelle irait avec Billy : Tabitha avait fait pierre et Harper papier. Harper avait gagné.

Tabitha l'avait accusée d'avoir triché.

— Comment tu veux que j'aie triché ? avait protesté Harper. En lisant dans tes pensées ? Mais elle avait laissé Tabitha « jouer

la belle, et puis c'est tout ». De nouveau, Tabitha avait fait pierre et Harper papier. Harper avait gagné.

Ce serait elle qui irait avec Billy.

Après ce douloureux épisode, force était de constater que les relations entre Harper et Tabitha n'avaient plus jamais été les mêmes. Pendant une poignée d'années, les deux sœurs étaient demeurées en bons termes, mais elles n'étaient plus amies. Billy était parti de Boston. Il avait acheté une maison dans Daggett Avenue, à Vineyard Haven, tandis qu'Eleanor était restée dans leur charmant hôtel particulier de Pinckney Street. Puis, quand Eleanor avait vendu sa ligne de chaussures à Steve Madden – contrat que son avocat lui avait conseillé de ne conclure qu'une fois le divorce prononcé –, elle avait acheté une seconde maison, sur l'île de Nantucket.

Chaque fille passait l'été chez « son » parent et, durant les vacances, chacune allait voir son autre parent, selon le principe fixé par Eleanor. Au moment de l'échange, Harper imaginait toujours le ferry de Tabitha doublant le sillage du sien et leurs avions croisant leurs traînées blanches dans le ciel.

Elles auraient pu se retrouver lorsque Tabitha avait mis au monde son second enfant – un petit garçon, Julian, né trois mois avant terme. Tabitha avait eu besoin d'aide et Harper était tout de suite venue à son secours... mais les choses avaient tourné à la catastrophe. Julian était mort et Tabitha avait jugé bon de s'en prendre à Harper. Elle l'avait rendue responsable du décès de Julian, mais aussi de sa défaite à chifoumi et de tous ses malheurs dans l'existence.

— Tu détruis tout, lui avait dit Tabitha. Tout est de ta faute.

C'était quatorze ans auparavant et depuis, les jumelles avaient à peine échangé trois mots.

Harper se rend compte que Reed attend une réponse. Elle n'aime pas penser à Tabitha et à sa mère : à chaque fois, elle a l'impression d'avoir les yeux bandés et un bâillon dans la bouche.

— J'ai envoyé un texto à Tabitha, dit-elle. Elle va prévenir ma mère, je pense.

— Bien, dit Reed. Écoute, je suis désolé, mais je dois raccrocher, maintenant.

— Donc, on ne va pas se voir ce soir ? Tu vas m'obliger à appeler Drew ?

C'est un coup bas, une parole désespérée. Reed sait qu'Harper sort depuis quelque temps avec le sergent Drew Truman, de la police d'Edgartown, Harper le lui a dit. Cela le contrarie beaucoup car Drew cumule les avantages : il a la jeunesse, la musculature d'un policier, le statut de célibataire et une grande famille. En plus, c'est un mec très sympa. Le sergent Truman et le docteur Zimmer se croisent à l'occasion, pour des cas d'overdose d'héroïne. L'an dernier, Drew a injecté du Narcan à trois toxicomanes en détresse, puis il les a amenés directement à l'hôpital où on les a placés sous la surveillance de Reed.

— Non, Harper, je t'en prie, n'appelle pas Drew. Rentre chez toi et fais un câlin à Fish.

— Fish est un *chien*, Reed, pas une personne. Billy vient de mourir ! J'étais en train de lui lire les dernières stats de Pedroia. Ce que tu me demandes là, ce n'est pas juste, et tu le sais.

— Je passerai te voir demain, dans la matinée, dit Reed.

— Ce soir !

— D'accord, ce soir. Mais tard. À minuit. Et pas chez toi — c'est trop risqué. Rendez-vous sur le parking de la plage Lucy Vincent.

— Parce que tu trouves que ce n'est pas risqué, là-bas ? réplique Harper.

Du temps où Reed refusait encore de la retrouver chez elle, ils se donnaient rendez-vous au fond du parking de la patinoire, en dehors des heures d'ouverture. La patinoire serait déserte à cette période de l'année, alors que la plage...

— L'été est presque là, Reed. Il y a des gens partout.

— Je le sais bien. Mais il est hors de question que je me tire jusqu'à l'Ile-Basse.

Sans doute conscient de la dureté de ses paroles, il ajoute :

- Je ne peux pas faire mieux si tu veux qu'on se voie ce soir.  
— J'ai besoin de te voir ce soir, Reed. On se retrouve à Lucy Vincent, à minuit.  
— Cinq minutes, pas plus. Le temps de t'embrasser et de te dire que tout va s'arranger.  
— Parce que tout va s'arranger ? demande Harper.  
— Oui, dit Reed.

Harper passe chez elle en coup de vent, pour faire sortir Fish. C'est un chien, pas une personne, et pourtant il l'attend, posté devant la porte. Ces jours-ci, il dort plus souvent qu'à son tour, pelotonné sur son petit lit, et tourne à peine la tête en l'entendant. N'empêche qu'aujourd'hui, il est là, il lui fait fête. Les pattes avant sur ses cuisses, il lui lèche le visage, lui donne tout l'amour dont il est capable. Il sait. Ce qui la fait fondre en larmes. Son chien sait que Billy est mort, mais Harper ressent quand même le besoin de lui annoncer la nouvelle elle-même. Elle lui prend le museau et plonge son regard dans ses yeux bleu glacier.

— Papa est parti, mon poteau.

Fish gémit et colle son flanc à sa jambe. Harper doit le pousser au train pour qu'il sorte dans le jardin. Une fois dehors, il va faire pipi contre le plus gros massif d'hortensias. Puis il rentre au petit trot dans la cuisine.

— Ce soir, dit Harper, tu vas manger de l'agneau ! En l'honneur de papa !

Mais Fish ne se jette pas sur sa nourriture comme d'habitude. Non, il lève les yeux sur Harper, comme pour lui demander la permission.

— Vas-y.

Et avec une sorte de dignité funèbre, Fish s'attaque à son écuelle.

En repartant, Harper s'arrête pour acheter un pack de bières et trois mignonnettes de Jägermeister à l'Our Market. Robyn, la caissière, la connaît depuis vingt ans, mais c'est aussi une grande amie de Jude. Harper, méfiante, reste sur la réserve.

— Tu veux un sac ? lui demande Robyn.

— Oui, s'il te plaît.

Robyn est peut-être déjà au courant pour Billy, car au dernier moment, elle jette un biscuit Milk-Bone pour Fish dans le sac – cadeau.

Il est huit heures et demie, c'est le début du crépuscule. Harper préfère l'hiver, quand le soir commence à tomber à trois heures et demie et qu'il fait nuit noire à la fin de sa tournée. Le soleil de l'été est trop indiscret.

Elle décapsule une bouteille de bière avec la boucle de sa ceinture de sécurité et en descend la moitié d'un trait, puis elle dévisse le bouchon d'une mignonnette de Jäger avec les dents. Si sa mère la voyait, elle pousserait de grands cris.

Harper aurait mieux fait de prendre par Middle Road. State Road l'oblige à passer juste devant chez Jude où voitures et pick-up s'alignent de part et d'autre du panneau « Les Déesses du jardin ». C'est la soirée que Jude organise chaque année pour ses employés afin de donner le coup d'envoi de l'été. Elle fait rôtir un porc, confectionne du pain au maïs et de la salade de pommes vertes, le tout de ses blanches mains. Il y a aussi un baquet en acier galvanisé rempli de bouteilles de bière et Jack Johnson en fond sonore. Stella, la compagne de Jude, prépare des cocktails Mudslide au blender et les petits nouveaux se disent : « Wouah... c'est vraiment cool de bosser ici ! » Seuls les saisonniers qui reviennent savent que ce sera leur dernier jour de congé avant Labor Day, début septembre. Ce week-end-là, Jude donnera une seconde soirée, avec du homard cette fois.

Harper appuie sur le champignon. Vite, dépasser l'entreprise de Jude !

Sirène. Gyrophare. Harper regarde dans le rétroviseur.

La police. Harper jure entre ses dents, jette un regard au sac ouvert sur le siège passager. Elle n'a ni le temps de s'en débarrasser, ni d'endroït où le planquer. Elle met le clignotant et se range sur le bas-côté.

Décidément, c'est le pompon. Il faut dire que sa réputation est déjà en miettes, salie, piétinée par des rangers à bout d'acier. Il y

a trois ans, Harper s'est fait arrêter pour avoir « rendu service » à Joey Bowen, un mec qu'elle connaissait vaguement : c'était un habitué du Dahlia's où elle était serveuse un soir par semaine. Le « service » en question consistait à livrer un paquet au fils des Monaco, des clients de Jude. Or, Harper devait justement tondre la pelouse et désherber les plates-bandes chez eux, le lendemain. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de planquer le paquet dans sa brouette, sous les sacs de terreau et d'engrais, et d'amener le tout chez les Monaco. Une fois la brouette déposée devant la porte de service, elle n'aurait plus qu'à tourner les talons. Le fils des Monaco se chargerait de récupérer le paquet. Harper se doutait bien qu'elle livrait de la drogue, mais l'offre était trop alléchante pour être déclinée : Joey Bowen devait lui remettre trois cents dollars en échange et elle avait besoin d'argent. À l'époque, elle vivait encore chez Billy. Elle voulait avoir un logement à elle, mais le Vineyard était cher et les fins de mois difficiles.

Elle était loin de se douter que la police et le FBI surveillaient la maison des Monaco depuis des semaines, attendant cette livraison très particulière. Quand le gamin était venu récupérer le paquet, des agents étaient sortis de partout, ils avaient sauté par-dessus la clôture, jailli des arbres, foncé sur la pelouse. En un clin d'œil, le fils des Monaco s'était retrouvé menotté – et Harper aussi.

Au cours de l'interrogatoire, elle avait expliqué aux policiers que c'était la première fois qu'elle livrait quoi que ce soit pour quelqu'un. Joey Bowen était un client du restaurant où elle travaillait, leur avait-elle dit. Les flics lui avaient appris que Joey Bowen était recherché pour trafic de drogue du nord de Cape Cod jusqu'à New Bedford.

Harper avait passé dix-huit heures en garde à vue, le temps que Billy lui trouve un avocat. Remise en liberté, elle n'avait écopé que de six mois de mise à l'épreuve ; en revanche, elle s'était fait virer du Dahlia's et des Déesses du jardin. Aujourd'hui, Jude Hogan la méprise ouvertement pour avoir sali la réputation de son entreprise. Les autres personnes qui en veulent à Harper

sont nettement plus discrètes, mais nettement plus inquiétantes : ce sont les anciens clients de Joey.

Mais le pire dans l'histoire, c'est que la voisine des Monaco, une certaine Ann-Lane Crenshaw, se trouvait être l'ancienne coloc d'Eleanor Roxie-Frost à l'université. Eleanor avait donc été informée en temps réel de l'arrestation d'Harper et s'était bien sûr empressée d'apprendre l'horrible nouvelle à Tabitha. Plus que jamais, Harper s'était sentie la brebis galeuse de la famille.

À sa place, n'importe qui aurait quitté le Vineyard. Le fait qu'Harper soit restée sur l'île témoigne du pathétique de sa situation.

Elle n'a nulle part où aller.

Et son père est ici. Était ici.

Les larmes arrivent sans crier gare. Son père vient de mourir. Voilà, c'est ce qu'elle va dire au flic. Miser à fond sur la compassion.

Elle baisse sa vitre. Elle s'est arrêtée à une centaine de mètres du domaine de Jude ; pourvu que personne de *là-bas* ne l'ait vue...

— Salut, chérie.

Harper lève la tête. C'est Drew.

— Quoi ? dit-elle.

Elle vérifie dans le rétroviseur. C'est un véhicule de la police d'Edgartown, pas de West Tisbury. Elle se laisse aller contre le dossier, submergée par le soulagement.

— Tu étais vraiment obligé de me dire de me ranger ?

— Tu es si belle quand tu es en infraction...

Drew passe la tête dans l'habitacle pour l'embrasser.

— En plus, tu allais trop vite.

— Ah bon ?

— Et tu vas où, comme ça ? Je te suis depuis que je t'ai vue sortir d'Our Market.

— C'est vrai ?

Drew a un peu tendance à espionner les gens. Peut-être soupçonne-t-il Harper d'avoir un secret ?

— Tu ne travailles pas ? lui demande-t-elle.

— Je suis en pause jusqu'à neuf heures. En fait, j'allais te rejoindre à l'hôpital quand j'ai vu ta voiture.

Le regard de Drew se pose sur la bière.

— Tu as intérêt à faire gaffe avec ça.

Harper ment :

— Je vais jusqu'à Aquinnah, histoire de me changer les idées. C'est gentil de te faire du souci pour moi, mais comme je te l'ai dit au téléphone, je crois que j'ai juste besoin d'être seule.

Drew hoche la tête. Il la fait craquer dans son uniforme. Il est si beau, si droit, si secourable... Pourquoi ne peut-elle pas être amoureuse de lui ?

— Mes taties sont en train de préparer un ragoût de homard, dit-il. Je te l'apporterai demain.

— Tu leur as dit pour Billy ? demande Harper.

— J'ai appelé ma mère, oui. Wanda et Mavis étaient là, elles l'aidaient à écosser des haricots, du coup elles ont tout entendu. Wanda est tout de suite partie mettre le ragoût en train. C'est leur réponse systématique face à la mort : un ragoût de quoi que ce soit, bien chaud et bien réconfortant. Le but, c'est que tu ne te laisses pas mourir de faim.

— Ce n'est pas la peine que tes tantes se donnent tout ce mal pour moi, dit Harper. Elles ne me connaissent même pas.

— Elles savent que je t'aime bien, réplique Drew en lui donnant un second baiser. C'est tout ce qui compte.

Harper lui sourit et remonte la vitre.

À minuit, Harper somnole sur le siège abaissé de son Bronco. Elle a vidé cinq bouteilles de bière sur six et deux mignonnettes de liqueur. En allant à la plage de Lucy Vincent, elle s'est arrêtée à l'Alley's General Store pour s'acheter un bocal de concombres marinés – son repas. (Les taties de Drew ont raison de s'inquiéter.) Le parking est resté désert jusqu'à dix heures moins le quart. Une bande de lycéens est remontée de la plage et depuis, plus rien. Harper est soulagée : Lucy Vincent reste un lieu sûr.

Reed arrive sur le parking à minuit pile : la ponctualité même. Harper relève son siège et descend de voiture. Reed a dit cinq minutes et elle sait que c'est tout ce qu'il lui accordera : pas plus, pas moins. Il coupe le moteur de sa Lexus et la rejoint en trotinant. Il lui ouvre ses bras, elle s'effondre contre lui.

— Il est parti. Je ne le reverrai plus jamais. C'est ça, je crois, le plus inconcevable.

Reed resserre son étreinte. C'est un médecin. Affronter la mort, cela fait partie de son métier. Pas tous les jours, mais bien assez souvent.

Il dit :

— Nous allons tous mourir un jour, Harper. Billy a eu une fin paisible. Il est parti pendant que la personne qu'il aimait le plus au monde lui lisait les stats de Pedroia. Quelle belle façon de s'en aller...

Harper lève la tête et leurs lèvres se rencontrent. Celles de Reed sont chaudes. Comme d'habitude, elle s'embrase à leur contact, mais ce soir, son cœur à vif exacerbe son désir, le rend brutal, autoritaire. Reed le sent, ouvre la bouche, cherche sa langue, plaque son bassin contre le sien. Ses lèvres remontent vers l'oreille d'Harper. Ses mains parcourent son corps. Ils vont faire l'amour. Harper n'ose y croire. Reed doit avoir bu une ou deux bières pendant le pique-nique, et peut-être un scotch en rentrant, puisqu'il n'est pas de garde ce week-end. Il est moins crispé que d'habitude, presque imprudent. Il passe les mains sous son chemisier, dégrafe son soutien-gorge par-devant. Il lui agace les mamelons, puis se met à lui sucer le téton gauche. Harper gémit d'excitation. Elle n'en peut plus. Elle lui caresse le jean au niveau du sexe.

Reed s'interrompt pour descendre sa braguette, tandis qu'Harper esquisse un geste vers le Bronco.

— Non, dit-il. Dehors.

— Dehors ? répète-t-elle, incrédule.

Est-ce bien Reed qui a dit cela ? Reed Zimmer ? Il ne prend même pas la peine de mettre un préservatif, alors que d'habitude, c'est une obsession chez lui ; il la pénètre directement. À

cet instant, Harper, dos contre la portière, aperçoit des phares dans la nuit. Juste une voiture qui passe, pense-t-elle. Mais non : le véhicule s'engage sur le parking. Se rapproche. Harper tente de se dégager, mais Reed, les yeux clos, tout à son plaisir, ne voit pas les phares, n'entend pas le moteur. Il jouit dans un soupir et un frisson, à peine un cri dans le cou de Harper.

Elle le repousse, mais il est trop tard. Une portière claque, une femme hurle, s'égosille, glapit :

— Reed ! Reed ! Reed !

C'est Sadie.